

Mont-Dragon enfin réédité

DEPUIS le mois de mai 2006, *Mont-Dragon*, un des très grands romans de Margerit, a retrouvé sa place dans les librairies¹. Les lecteurs de nos *Cahiers* connaissent bien l'histoire de ce livre publié en 1943 et salué en 1950 par Julien Gracq en ces termes : « Le seul roman français qui m'ait vraiment intéressé depuis la libération est un ouvrage obscur de Robert Margerit, *Mont-Dragon* ».

On sait moins que Jean-Jacques Pauvert² l'a placé en tête du volume quatre de l'anthologie historique des lectures érotiques et qu'il a choisi pour illustrer cet hommage de publier la merveilleuse scène du bord de l'étang où Dormond demande à sa maîtresse, madame de Boismênil, de se dénuder : *Ôtez ce vêtement qui dérobe votre beauté à mes regards...*

Voici cet extrait :

Je vous ai fait venir ici pour vous voir. Votre beauté est un spectacle si ravissant qu'il surpasse jusqu'au plaisir de vous tenir entre mes bras. À cette jouissance charmante, mais néanmoins banale, souffrez que je substitue la volupté pour moi de vous regarder, pour vous de vous sentir regardée. Approfondissez ce trouble — si fréquent et dont on sait pourtant si mal tirer un raffinement de plaisir. Lorsque vous vous sentez saisie par un regard qui ne perd rien de vous, chaque geste, chaque parcelle de vous-même, prend une importance obsédante. Comme une douleur vous révèle l'existence d'un organe, un regard fait



1. *Mont-Dragon*, La Table Ronde, collection « La petite vermillon » 8,50 €.

2. *Anthologie historique des lectures érotiques*, vol. 4. De 1945 à 1985, Éditions Stock Spengler.

naître en vous vos yeux, votre bouche, vos seins, vos jambes, vos bras, vos mains : il vous fait vivre intensément en chacun d'eux. Je vous ai priée de venir ici, ce soir, afin de vous donner au maximum cette volupté. C'est pourquoi je vous ai conseillé de garder cette robe : elle me semble devoir se détacher aisément ; il va vous être facile de l'enlever.

Germaine se dressa d'un bond.

— De l'enlever ! Ici !... vous êtes fou !

Il rit à peine : trois notes, basses, sur le même ton : trois notes qui filaient dans son épiderme à elle comme le tranchant d'un rasoir, comme l'aiguille par laquelle il lui eût injecté un révulsif et un anesthésique à la fois.

— Madame, si votre ramage était égal à votre plumage, vous seriez le phénix des hôtes de ces bois. Les femmes sont rarement intelligentes ; ai-je eu tort d'attendre de vous que votre esprit s'égalât à votre beauté ?

— Non, non. Je ne veux pas.

Elle ajouta, implorante :

« ... Voyons, Georges, pensez un peu !... Et enfin, on pourrait nous voir. »

Déjà, tout en se rebellant elle jetait autour d'elle des coups d'yeux inquiets. Du pouce, Dormond lança au loin sa cigarette finie, et, s'asseyant sur le banc d'où sa maîtresse s'était levée :

— Personne ne peut nous voir ici, en ce moment, déclara-t-il du ton le plus calme. Vous ne risquez rien — et vous le savez. N'essayez pas, avec votre imagination féminine, de transformer en un acte d'héroïsme une chose simple. Ôter ce vêtement, qui dérobe votre beauté à mes regards, est si facile ! Est-ce la première fois que vous serez nue ! Mais ce soir, dans la liberté de votre corps au milieu de cette nature à laquelle elle s'accordera, vous la sentirez, votre nudité, et vous jouirez de ce bien négligé : elle naîtra de vous-même, obsédante et exquise, sous la caresse de l'air, sous celle de mes yeux.

Dormond, lorsqu'il consentait à parler, ne manquait pas d'une certaine éloquence — un peu vulgaire, pleine d'une sorte de lyrisme galant comme le style de ses lettres. La sincérité de ses passions, grossières mais non, certes, artificielles, sa voix neutre où malgré lui passait parfois le frémississement d'une avidité prête à s'évader de sous son masque, lui conféraient la séduction même à laquelle les femmes sont généralement le plus sensibles : celle du mystère de la poésie facile, du désir.

Madame de Boismênil, partagée entre des impulsions tourbillonnantes, ne pouvait se refuser à ces accents, à ces paroles. Ils s'enfonçaient en elle en longues vibrations qui se prolongeaient en suivant tout le réseau de son sang. Ses bras étaient sans force, ses mains molles. Elle ferma les yeux. Elle attendait dans une appréhension soumise les gestes par lesquels il allait lui défaire son vêtement. Dormond ne bougeait pas ; il demeurait assis, les jambes croisées. Il avait mis ses mains dans ses poches.

— Veuillez prendre la peine de détacher votre robe, dit-il, et vous allez avoir la sensation de cet air tiède ruisselant avec ses parfums sur votre corps. Je ne vous aiderai pas. Ce serait vous épargner quelque peine, mais diminuer par là même votre plaisir.

Il attendit, et ajouta d'un ton plus sec :

« ... Si vous ne pouvez accomplir ce geste éminemment difficile, tant pis... Rentrons. »

Germaine tournait de tous côtés — vers les taillis, vers le mur sombre des arbres — des regards alarmés. Il était bien vrai que, parmi toute cette incertaine géographie d'ombres et de clartés diffuses, on ne pouvait la distinguer depuis les couverts.

Si seulement Georges l'aidait !

« Alors ? dit-il en se levant. Nous rentrons ? »

Elle savait ce que faisait prévoir cette voix, coupante maintenant. Elle poussa un soupir. En essayant de percer les noires profondeurs enserrant le boulingrin avec l'étang

piqueté par les étoiles qui s'y levaient une à une, elle porta vers sa ceinture ses mains froides, tremblantes. Elle la détacha. Sa robe se fermait par devant, du haut en bas. Elle commença de défaire un bouton, puis un autre. Ses joues brûlaient. Quand elle parvint à la taille, son cœur battait si violemment qu'elle croyait se dilater et se resserrer avec lui à chaque pulsation. Enfin son vêtement fut tout entier ouvert. L'air jouait avec les deux pans de l'étoffe, se glissait entre eux, tournait autour d'elle. Elle sentit son corps, sa forme, ses contours, comme le lui avait dit Dormond. Une boule lui montait et lui descendait dans la gorge. Elle surveillait toujours les alentours — d'un œil trouble à présent. Comme elle était, on ne pouvait pas la voir !

— Je ne pourrais pas garder... ma robe ? demanda-t-elle d'une voix profondément changée, qui lui manquait par moments. Je l'écarterai... comme ça.

Elle joignit à sa parole un geste saccadé, pour ouvrir les pans du vêtement. Elle ne fut plus alors frôlée par un filet d'air, furtif : toute l'eau fraîche de la nuit la saisit, se répandit sur elle et la gagna avec une douceur rapide et violente. Elle entendit à peine Dormond articuler cette phrase : « Toujours le marchandage ! » Elle se trouvait prise par la griserie de ce bain d'air comme au piège d'une rivière dans laquelle, si l'on met le pied, il faut s'enfoncer jusqu'au cou. Un tour d'épaules suffisait à la débarrasser de sa robe... L'étoffe sombre glissa au long d'une statue plus claire que les autres, fuselée, renflée, jaillissante. Un reste de pudeur lui fit porter ses mains devant sa poitrine et au-dessous de sa ceinture. Son collier en cristal lançait au rythme de son souffle précipité de petits feux multicolores.

— Ne faites pas la Vénus pudibonde, dit Dormond. Marchez un peu. Je vous suis.

Elle ne répondit rien. Au bout d'un instant, elle avança péniblement une jambe, avec le geste d'une baigneuse qui se risque dans l'eau froide. Son corps commença de bouger. Puis elle se mit en marche, en laissant peu à peu

aller ses mains. Le vent lui aiguisait les seins et les faisait durcir. Il passait entre ses bras et son torse, entre ses cuisses, y insinuant une caresse révulsive comme le sourire ordinaire de Georges. Elle avait l'impression de devenir perméable, d'être traversée par tout le courant de cette grande nuit de tiédeur, de senteurs, de concupiscences aux aguets. Était-il possible de se sentir aussi nue !... livrée à tout ! Son sang l'inondait de lourdes ondes turgescentes. Le visage en avant sous la soie de ses cheveux pâles et comme argentés, la gorge tendue, drue et toutefois mollement frémissante, la taille mobile, ses hanches balancées sur ses longues jambes pures, elle allait d'une allure incertaine, dans l'excès affolant de sa dénudation, dans le raidissement de sa chair, au bord d'un abîme de plaisir qui se creusait en elle à chaque pas.

Dormond la suivait d'assez près pour ne rien perdre de ce spectacle, d'assez loin pour le bien voir. La lumière crue quoique diffuse, répandue sur l'étang et ses bords, était encore accentuée par le contraste des fonds très obscurs sur lesquels le beau corps inscrivait avec précision son dessin et sa clarté. Toutes les somptueuses combinaisons charnelles mises en mouvement par la marche étaient soulignées. Leurs formes se défaisaient, se refaisaient sans cesse, identiques à elles-mêmes mais toujours plus merveilleuses de renaître aussi belles. Parfois l'eau noire reflétait entre les scintillements des étoiles l'image de la vivante statue. Le parfum de Germaine : cette odeur d'héliotrope chauffé par sa peau, se mêlait, léger mais sensible, aux senteurs sylvestres.



Jean-Pierre Sicre, le redécouvreur de Margerit, voulait ajouter à la liste des rééditions chez Phébus « cette merveille » qu'est *Mont-Dragon*. Évincé de sa propre maison d'édition, il n'a pu mener sa tâche à son terme.

Denis Tillinac, directeur de collection, Corrèzien n'ignorant rien d'un important auteur né à Brive et nommé Margerit, a sauté sur l'occasion. Il avait, il est vrai, été sollicité à maintes reprises par des « Amis de Margerit », Georges-Emmanuel Clancier et François-Jean Authier qui a écrit la préface de cette réédition. Georges-Emmanuel Clancier souhaitant que la sortie du livre coïncide avec le baptême d'une rue Robert-Margerit à Brive.